

UN HABITANT

Le père Labrosse, dont je fis la connaissance il y a quelques années, au cours d'une villégiature dans le nord du comté de Joliette, n'était ni un paysan ni un simple cultivateur : le père Labrosse, comme il le disait lui-même, était un "habitant", c'est-à-dire le type d'une génération malheureusement sur le point de disparaître.

Réfractaire aux modes et aux mœurs nouvelles qui débordent constamment des grandes villes sur les campagnes, il se coiffait encore, l'hiver, d'une tuque de laine, l'été, d'un large chapeau de paille du pays, portait des chemises de flanelle, des habits d'étoffe grise que "la femme" tisse elle-même, et cette espèce de lourds sabots en cuir que nos paysans appellent "souliers de bœuf".

Les méthodes modernes que viennent, de temps à autre, prêcher des blancs-becs ne connaissant rien de l'agriculture, attendu qu'ils ont passé leur vie sur les bancs d'école, le faisaient rire. "C'est que, voyez-vous", disait-il, "ça diffère une plume d'avec une charrue".

Ignorant le calcul et ne comptant que sur le travail, il n'imaginait pas un autre genre d'économie que celui de la lente épargne. Les fortunes rapidement et facilement acquises lui paraissaient de l'escroquerie.

Enfin, le père Labrosse n'était pas de ceux qui se croient plus fins que leurs pères, quand leurs pères ont su, à force de travail et d'économie, amasser "quelque chose" et laisser du bien à leurs enfants, tandis que les gens d'à présent, qui vivent comme des seigneurs, meurent, presque toujours, "n'ayant rien sous les pieds".

Dans le village de Bayolle, tous s'accordent à le qualifier de "vieux capricieux" — par capricieux entendez hargneux, maussade — parce que le père Labrosse ronchonne du matin au soir et du Jour de l'An à la Saint-Sylvestre, trouvant à gloser sur tout et tous, mais particulièrement sur les jeunes gens.

"Ces gros messieurs", voilà comme il s'exprime, "ça n'a plus